

me rejoignais la scène que François m'avait racontée. Et je l'imaginai, lui, devisageant cette femme si intensément qu'un regard se serait scellé dans l'autre jusqu'à le désintégrer.

Dans mon esprit, il n'était pas question de vengeance. Peu m'importait qu'elle fût châtiée. Je n'avais pas l'âme d'un auxiliaire de police, ni d'un procureur. Encore moins celle d'un justicier. De toutes parts, j'entendais : il faut pardonner, il y a un temps pour la repentance... Mais qui étais-je pour pardonner ? Seules les victimes en auraient eu le pouvoir. Elles n'étaient plus là pour l'exercer. Elles ne m'avaient chargé de rien.

Je n'étais le porte-voix ni le bras armé de personne. Je ne représentais rien. Mais je tenais le destin d'une vieille dame entre mes mains. Dans ces moments-là, il me suffisait de me rappeler à quoi son attitude ignominieuse avait abouti pour m'ôter toute compassion. Alors mon écoeurement était tel que je ne considérais même plus l'âge comme une circonstance atténuante.

Malgré tout, je n'arrivais pas à imaginer qu'elle ait pu envoyer ces gens à la mort juste pour leur prendre leur magasin. D'autres l'avaient fait. Pas elle. Leurs boutiques se valaient. Elle n'avait rien à y gagner. Et puis ça n'était pas son genre, je le savais, je le sentais et cela me suffisait. Pourquoi, alors, si ce n'était pour ça ? J'envisageai tout ce qu'il est possible d'envisager. Pour autant, je ne parvenais pas à comprendre comment, dans le feu de l'action, la conscience avait pu être à ce point occultée.

Je tournais et retourmais le problème en tous sens. Mes insomnies reprenaient. Je ne m'endormais que dans l'espoir insensé de passer de l'autre côté de la nuit.

Au réveil, j'avais une certitude : ce que je trouverais m'apprendrait ce que je cherchais vraiment. Ce qui me taraudait de longue date commença à peine à prendre forme au second plan, derrière la silhouette de cette femme que je n'avais jamais vue. J'avais un pressentiment de ce que cela pouvait être. Quelque chose d'immémorial et d'immatériel. Mais comment le distinguerais-je s'il avait la couleur du vent ?

La pire des issues serait de le croiser, de ne pas le reconnaître et de poursuivre cette quête infinie qui pouvait me mener droit à la folie. J'étais incapable de la moindre concentration. Mon travail en souffrait. Seule une ligne trouvée dans Shakespeare était susceptible de capter toute mon attention et de la caler : quand fond la neige, où va le blanc ?

Lorsque j'en étais là, c'était mauvais signe. Il me fallait me ressaisir, sans quoi je me sentais sombrer.

Un jour, je résolus de rencontrer Cécile Armand-Cavelli. Non pour l'insulter, la frapper ou la dénoncer. Je voulais juste lui parler. L'interroger sur le pourquoi des choses. Le comment m'importait moins. Les questions se bousculaient. Je les notais à la hâte sur mon carnet pour être sûr

de ne pas les oublier. Autant brassés que vain : elles étaient d'ores et déjà gravées dans ma mémoire.

En me relisant, je me rendais compte que j'avais consigné tout ce qui me hantait depuis que ma passion de l'histoire s'était superposée à ma fascination pour les années quarante. Tout ce que mes recherches sur l'Occupation avaient fait jaillir en moi de doutes, d'hésitations, d'incertitudes. Tout un monde flou que j'avais mis vingt ans à ne pas cerner. Tout était condensé en quelques phrases. À la réflexion, elles pouvaient aussi bien se résumer à une seule question : dans l'exercice du Mal, qu'est-ce qui relève de la pulsion de mort, de l'instinct de destruction, du désir de domination, de la volonté de pouvoir que tout être a en lui, et qu'est-ce qui découle de la formation morale et intellectuelle, du contexte politique, du milieu, de l'idéologie ? Je ne sortais pas de ce dilemme. Pourtant, son manichéisme me sautait aux yeux. Ça me paraissait primaire mais ça me dépassait. Tout s'y réduisait, même quand les cartes se brouillaient, lorsque par exemple je prenais conscience que chez certains Français l'antisémitisme était une pathologie.

Jamais je n'aurais imaginé qu'un douloureux débat intérieur sur l'inné et l'acquis aurait précédé l'interview d'une fleuriste.

Il me fallait mettre toutes les chances de mon côté. Pas question de l'agresser de but en blanc. Mon plan était des plus classiques : tourner autour en cercles concentriques, me rapprocher

progressivement de la cible et ne me dévoiler que lorsque je serais sûr qu'elle ne pourrait en rattrapper.

Je commençai par retourner aux Archives. Une pièce me manquait encore pour asseoir ma conviction : la lettre. J'en avais lu des centaines, mais pas la sienne.

Cette fois, je ne mis pas cinq minutes à la retrouver. Ma cote était d'une précision millimétrique. Quand on sait exactement ce qu'on recherche, on ne peut que louer haut et fort la rigueur de l'Administration pour en avoir mesuré les effets.

Une écriture pleine et régulière, des marges aux normes scolaires, un papier d'une qualité qui résiste à l'usure du temps... Ça lui ressemblait bien. Du moins était-ce conforme à l'image que je me faisais de mon inconnue, cette anonyme qui l'était de moins en moins.

« À Paris, le 8 décembre 1941

Monsieur,

Permettez à une Française d'accomplir son devoir conformément aux principes de la Révolution nationale. Les Juifs nous grignotent de nouveau. Ils reprennent du poil de la bête. Ils font du marché noir à tous les étages. Ils ne paraissent manquer ni de bons-matères, ni de matières elles-mêmes. Comprenez bien que nous ne les haïssons pas. Simplement nous les préférerons ailleurs que chez nous. C'est une question à régler

au cas par cas. Si par exemple vous cherchez la famille Fechner des fourrures du même nom anciennement établie au 51, rue de la Convention, sachez qu'ils continuent illégalement à exercer dans un appartement situé au 36 de la rue Lecourbe, escalier B, 6^e étage, porte droite. Il faut frapper deux coups puis, après une pause, un troisième. Comme vous le voyez, ces gens-là se méfient. Preuve qu'ils ont beaucoup à se reprocher. Il faut les dépouiller au profit de tous les Français, de manière à leur enlever également leur capacité de nuisance. Dans notre pays, les sanctions ne sont que pour les petits. Les gros et les Juifs ont toujours eu la possibilité de passer à travers les mailles du filet. Nous avons confiance en vous pour sévir. Sinon les Juifs nous réduiront à la famine. Les discours ne suffisent plus. Seuls les actes comptent désormais. Lorsqu'une épidémie grave se déclare, on met tout en œuvre pour l'enrayer et la combattre. Les Juifs se moquent de vous. Pourquoi ne pas envoyer les "Israélites français" au pays du judaïsme sans privilège ni distinction ? Quant aux Juifs étrangers, mettez-les en camp de concentration dans une de nos colonies car il vaut mieux qu'ils pervertissent nos sujets indigènes que les Français. Cessez de ménager la chèvre et le chou. Sinon, il y aura toujours des victimes innocentes par la faute du racisme juif. N'oubliez pas que l'appauvrissement de la bourgeoisie française coïncide avec les scandaleuses fortunes que ces indésirables font avec leurs louches trafics. Grâce à leurs moyens financiers,

ils corrompent tout autour d'eux; même les gens dits intègres se laissent prendre à l'appât de leur or maudit. Ces gens-là s'embrassent chez nous ainsi que l'ont fait les Fechner et leur tribu de cousins. Si vous tardez à agir, il ne sera plus possible de nous en débarrasser.

Une honnête citoyenne »

Ce n'était ni mieux ni pire que ce que j'avais lu jusqu'alors. Nul besoin d'engager une analyse sémantique pour la situer dans le ton général. Dans la moyenne. Non pas celle des Français susceptibles de partager ces points de vue sur l'évolution de leur pays. Plutôt celle des Français qui allaient jusqu'à écrire des lettres anonymes et n'hésitaient pas à les adresser à qui de droit dans le secret espoir de faire pression et d'assister au triomphe de leurs idées.

La photocopie de document m'étant interdite, je m'empressai de recopier le texte à la virgule près. Un vrai travail de calligraphe tant je ne voulais rien manquer du moindre mouvement qui avait animé cette main à cet instant précis, des hésitations et de la détermination qui en avaient gouverné la rédaction. Cette lettre, je l'avais tellement lue et relue qu'elle était désormais reproduite à l'identique dans ma mémoire mieux que ne l'aurait fait un objectif photographique. Je m'aventurai même à en décalquer soigneusement quelques mots dans l'éventualité d'une expertise graphologique.